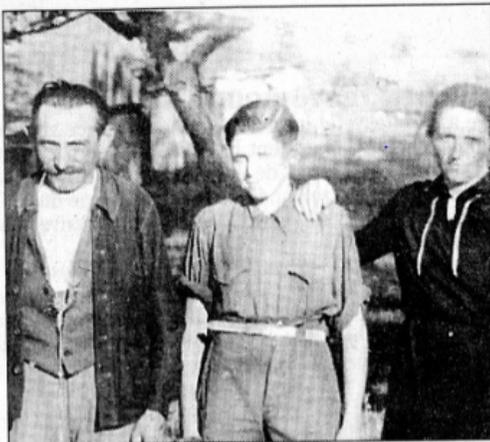


Louis Liotard, martyr pour l'exemple

Il y a 59 ans, jour pour jour, Louis Liotard était arrêté par la Gestapo.

Ce 16 mai 1944, au petit jour, les Allemands et la Gestapo cernent le hameau de Boscodon. A dix minutes de là, un peu plus en aval, à la ferme du Marquisat, le maître des lieux, Louis Liotard, un solide agriculteur, père de famille nombreuse, attend la visite d'un "ami" pour lui offrir un "canon" et un "morceau de pain", entendez à déjeuner, comme il est de coutume dans les familles même les plus modestes, de nos hautes vallées. Le pain, le maître mot en ces temps de restriction, mais chez les Liotard, on en pâti un peu moins qu'ailleurs ; en effet, la demeure abrite un ancien moulin et on y dispose d'un four. Louis fait donc du pain de temps à autre, pour sa famille, pour quelques voisins et aussi... mais chut, les murs ont des oreilles, et l'ennemi est à l'écoute. Mais pourquoi s'inquiéter, Liotard ne se connaît que des amis.

Tout près de là, les eaux sont grosses à cette saison dans le torrent, et son vacarme emplit le vallon, couvrant tout bruit suspect. Le drame qui se joue là-haut, n'aura donc aucun écho ici. Il ne fut d'ailleurs tiré aucun coup de feu ce matin-là du côté de l'abbaye, et la triste besogne y sera assez rondement menée. Arme au poing, la Gestapo a minutieusement ratissé les lieux, visitant chaque recoin de ce dédale désordonné d'habitations. L'heure et la saison sont propices à cette descente policière, et bientôt tous les hommes valides présents sont rassemblés et enchaînés dans la cour, prêts à être emmenés. Par mesure de sécurité et afin de réussir l'effet de surprise, on



Louis Liotard, aux côtés d'un de ses fils et de sa femme, peu avant son arrestation.

est monté à pied depuis la route nationale et on repartira de même, en cortège cette fois, ce sera plus "gai", jusqu'en bas près du "pont rouge", où attendent les camions. Face aux prisonniers hébétés, ses anciens copains du maquis, Teston, "l'ami" qui ne vous veut pas que du bien, savoure son forfait. Un sourire cynique au coin des lèvres, il toise ses victimes : un, deux, trois... dix ! Tiens, il en manque un ? Ah oui ! le boulanger. Pas grave, il ne se doute de rien, on va le cueillir au passage. En effet, comme l'écrira plus tard Richard Duchanblo, le chroniqueur de la résistance, le sinistre individu n'aura même pas la "reconnaissance du ventre".

En bas au Marquisat, Louis attend accoudé à son balcon, le retour de "l'ami" pour manger un bout avec lui avant de partir aux champs. Il est songeur, la journée s'annonce belle et il pourra avancer un peu son travail. Dur, dur l'existence ici. Il a

cinq enfants à nourrir, son aînée Marie-Louis a 16 ans, malade depuis longtemps, elle est à l'hôpital et son dernier, Dédé, va prendre ses 11 ans. Et cette sale guerre qui n'en finit pas ! Pourtant, la famille a déjà donné : la Marie, sa femme, qu'il a épousée en seconde noce a perdu son mari sur le front de 14-18 et son fils aîné est mort sous les drapeaux.

"Je ne suis pas un terroriste"

Alors que les chiens se sont mis à aboyer, un appel là-bas au détour du chemin tire de ses pensées. C'est "l'ami", Teston le "réfractaire". C'est ainsi qu'on appelait à l'époque les jeunes maquisards.

"Louis, descends, je m'arrête pas, je suis très pressé et j'ai quelque chose à te dire..."

Arrivé au bout du chemin, stupeur, cachées derrière le talus, deux mitraillettes l'attendent, et un simple mot : "viens" ! Suivi d'un ordre sans



Isolée au fond du vallon de Boscodon, sur la route de l'abbaye, la ferme du Marquisat.

réplique : "avance" ! Louis est écrasé, il a de la peine à réaliser la situation, mais il a tout compris quand il aperçoit au carrefour de la route le groupe de jeunes étroitement encadrés par des soldats en armes qui l'attendent. "Je ne suis pas un terroriste", je n'ai fait que de donner du pain à des garçons qui avaient faim, et je ne vois pas ce qu'il y a là de mal" se défend Louis Liotard. Mais, pour lui comme pour les autres, c'est foutu ! La suite, on la connaît, la caserne Desmichels à Gap et ses sévices, Les Beaumettes à Marseille, et puis les convois vers l'Allemagne et l'horreur des camps. Pour lui et son jeune compagnon d'infortune, l'Embrunais Martial Nicolas, ce sera la mort au bout du chemin, à Nuengamme, déchiqueté par une mine dira-t-on. Il avait 43 ans, Martial 22 seulement. Trois autres de leurs camarades également ne reviendront jamais plus.

Roger CEZANNE ■